

qu'elle paraît occasionner, elle donne autant de produits et souvent bien davantage que les autres méthodes ; elle est la même dans la culture en grand et dans la culture en petit. On défonce grossièrement le terrain avec une charrue, une pioche, une bêche, suivant les circonstances et les moyens des cultivateurs, ensuite, on le divise par planches de 5 à 6 pieds de largeur, entre lesquelles, on laisse un espace de 2 à 2½ pieds de large ; de manière que le champ présente successivement dans toute sa largeur, un espace de 2 pieds et un espace de 5 pieds, ou un espace de 2½ pieds et un espace de 6 pieds ; on brise alors les mottes de terre sur les planches, et quand il s'y trouve quelque inégalité, on prend pour les remplir la terre des allées.

On porte alors le fumier sur les planches, et on l'y étend ; on place les patates entières ou coupées dessus le fumier et ensuite on les recouvre d'une couche de terre de deux pouces environ d'épaisseur, que l'on prend dans l'allée, qui devient alors un vrai fossé. On sème, ou on plante ainsi successivement toute la semence. Quelques agriculteurs placent les patates à des distances égales et assez régulièrement ; mais, il y a des champs où elles paraissent jetées au hasard. La première façon que l'on donne aux patates après leur levée, est un sarclage avec un sarcloir à main. La seconde est un sarclage et un rechaussage en même temps, et c'est encore la terre du fossé qui sert à couvrir les jeunes plantes d'une couche de terre, épaisse d'un pouce et demi à deux pouces. Cette opération augmente encore la profondeur du fossé et la hauteur des planches. La troisième façon se donne de la même manière, à une époque plus avancée de la croissance. Les hommes qui donnent ces façons ne marchent pas sur les planches, mais toujours dans les fossés ; et avec une bêche, ils coupent d'abord toutes les plantes inutiles, et ensuite recouvrent de terre la surface de la planche, en prenant garde de couvrir les plantes qui ne sont pas encore assez hautes.

Malgré cette perte de terrain, les récoltes que l'on a par cette culture en général sont plus abondantes que celles obtenues de toute autre manière ; et plusieurs cultivateurs irlandais instruits, qui ont tenté la culture en rayons, sont revenus à cette culture que l'on appelle par lits ou par couches. L'avantage de cultiver la patate de cette manière, dans les terrains humides n'est pas douteux. J'ai vu beaucoup de terrains à tourbes nourrir, par cette méthode, d'abord leurs propriétaires, ensuite des cochons et des vaches en assez grande quantité, et enfin rendre ces terrains propres à quelques maigres récoltes d'avoine, et même de blé, dans les parties les moins mauvaises.

Les fossés qui se trouvent entre les planches, ne sont pas entièrement comblés pour les récoltes qui suivent celles des patates ; on les comble en partie seulement, en arrachant les tubercules et, dans la préparation de la terre pour la céréale qui suit, on la laisse en dos d'âne. Le fond des sillons où il ne vient jamais une grande quantité de plantes, sert à fournir un passage aux ouvriers qui sarclent les blés à deux époques différentes de leur croissance, avec un petit sarcloir à main. Quand, après une certaine rotation de récoltes, le tour des patates revient, il arrive souvent que l'on place le milieu des nouvelles planches là où se trouvaient les fossés."

Voici ce qu'un cultivateur ne doit jamais oublier : trois considérations doivent dominer la pensée de celui qui se livre à la culture des patates : *Détruire les mauvaises herbes, ameublir la terre, multiplier les tubercules.*

Si on ne répand le fumier sur le champ que lorsque le semis est fait ou si on arrose avec des engrais liquides, ces opérations doivent se faire avant que les premières pousses paraissent. Aussitôt que l'on a arrosé, on passe le rouleau sur le terrain afin d'empêcher l'évaporation de l'eau.

Aussitôt que quelques pousses commencent à paraître, on donne un bon hersage pour détruire les mauvaises herbes, entretenir l'ameublissement du sol, écarter les bourgeons qui croissent par touffes, et les forcer de chercher leur nourriture en des endroits différents. C'est alors que commence pour le cultivateur la suite de travaux dont il doit être prodigue. On doit sarcler aussi souvent que les mauvaises herbes se montrent, on doit remuer la surface du terrain aussitôt qu'elle se couvre d'une croûte, et il faut donner au moins deux rechaussages. Mais cette dernière opération devient inutile du moment que les plantes sont assez vigoureuses pour couvrir le terrain de leur ombrage.

MALADIES, ANIMAUX NUISIBLES, SOUSTRACTION DES FLEURS ET DES FEUILLES.

Entre les maladies auxquelles est sujette la patate, il en est une qui mérite spécialement notre attention et que nous allons traiter aussi longuement que nous le pourrons. Cette maladie est connue partout où la patate est cultivée, car partout elle a fait d'affreux ravages. Cette maladie revêt des formes épidémiques bien prononcées, manifeste sa persistance par des retours périodiques souvent répétés et prend dans des contrées entières les proportions d'un véritable désastre.

Si on est dans l'incertitude sur la cause première de l'invasion générale de cette maladie spéciale, qui remonte à l'année 1845, du moins ses caractères sont aujourd'hui définis : on sait quels effets on doit en attendre dans des conditions données ; et on connaît quelques moyens simples de limiter, parfois même de prévenir ses ravages, et en tous cas d'utiliser, en grande partie, la récolte des tubercules atteints. Cependant, la science sans être restée tout-à-fait impuissante en présence du fléau, n'a pu encore le conjurer ni encore moins l'anéantir, et l'homme dans son impuissance est forcé d'avouer que le doigt de Dieu est là.

Voici ce que nous osons entreprendre aujourd'hui : Exposer l'histoire de la maladie, sa nature très-probable, ses caractères, les circonstances qui hâtent son développement et favorisent sa propagation, les procédés qui entravent sa marche, les moyens d'utiliser les récoltes plus ou moins envahies, les méthodes de cultures qui paraissent offrir le plus de chances pour diminuer le fléau, enfin les précautions qu'on doit prendre, à tout événement, pour assurer l'avenir de cette subsistance.

L'épidémie qui nous occupe, se manifesta d'abord, avec une certaine intensité, en 1843, aux Etats-Unis et au Canada, et s'y reproduisit en 1844. Elle passa en Europe l'année suivante et y prit rapidement une grande intensité. Depuis le 20 juillet jusqu'au mois d'octobre, elle fut signalée successivement en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en France, en Angleterre,